



MORGANE CAUSSARIEU

**ROUGE  
TOXIC**

NAOS

# ROUGE TOXIC

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Charlotte Volper

© **Éditions ActusF**, collection Naos, février 2018

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-862-8 // EAN : 9782366298628

**PREMIÈRE PARTIE**  
**FRISCO**



La violence de mon extase m'avait fait tomber à genoux, entraînant ma proie dans la chute. Mes dents malmenèrent la plaie en se retirant, produisant un bruit de papier qu'on déchire. D'une langue vorace, je léchai le fluide qui tachait encore mes lèvres puis contemplai avec fascination les trous béants dans la gorge du SDF. Mes pores gorgés de vie s'ouvraient, le sang murmurait dans mon cerveau, irriguant mes muscles d'une pluie d'étincelles.

Derrière moi, des talons hauts claquèrent sur le bitume, perturbant cette douceur cotonneuse qui succédait chaque fois au meurtre. Mes sens engourdis par le plaisir protestèrent mais finirent par se focaliser sur l'intruse.

Au rythme de la démarche assurée et au parfum, j'en déduisis que ce n'était pas l'une des prostituées qui pullulaient dans le quartier, mais une femme grande et mince, la trentaine. Chic. Une femme qui n'avait rien à faire dans cette ruelle sordide du Tenderloin.

« Faruk ? » appela-t-elle.

Je me relevai lentement et me retournai pour l'examiner.

Une blonde, beauté froide.

« Faruk », répéta-t-elle de sa voix rauque.

Je lui adressai mon sourire le plus inquiétant, et m'approchai à pas de fauve.

Elle ne recula pas. Son odeur et son expression ne trahissaient aucune peur. Pourtant, elle avait aperçu le cadavre. Peut-être même avait-elle assisté à la mise à mort. Désolé, chaton, je ne dois laisser aucun témoin.

« Vous devez vous tromper, lui dis-je avec douceur, mon nom est Jamie.

— Non, vous êtes bien Faruk. Ou vous l'étiez. Vous êtes devenu Jamie dans les années 1950, et vous n'avez pas changé de prénom depuis. »

Elle était certaine de ce qu'elle avançait, la diablesse, je pouvais le lire en elle. Mais le nom « Faruk » ne m'évoquait qu'une image floue qui peinait à se préciser : celle d'un garçon dans le désert, coincé sous un cheval mort.

Elle s'alluma une cigarette ; ses doigts ne tremblaient pas.

« Vous n'êtes pas effrayée, alors que vous savez ce que je suis, constatai-je. Pourquoi ?

— Je sais que vous êtes une créature raisonnable, Faruk. Plus que la plupart de vos congénères, en tout cas. Je suis venue vous proposer un marché.

— La seule chose qui m'intéresse, chaton, c'est vous. Ou plutôt *votre sang*. »

Je franchis les derniers pas qui nous séparaient et fis glisser ses cheveux derrière son épaule, pour dégager son cou.

J'entendis son cœur accélérer ses battements.

« Vous avez peur maintenant. Vous êtes moins sotte que vous ne le laissez supposer. C'est bien, vous avez raison d'avoir peur. »

D'un ongle pointu, je traçai le chemin de la belle carotide qui pulsait si régulièrement sous la peau. Tout son corps se couvrit de chair de poule. Elle était un peu plus grande que moi – je ne terminerais jamais ma croissance. Si l'on m'avait laissé atteindre ne serait-ce que mes seize ans, peut-être l'aurais-je dépassée d'une tête ?

« J'ai été chargée de venir à vous, dit-elle dans un souffle précipité. Nous avons besoin de votre aide... En échange, nous avons quelque chose susceptible de vous plaire.

— Et qu'est-ce qui pourrait me plaire plus en cet instant que de vous goûter ? »

J'attrapai sa gorge dans ma main et serrai. Elle se mit à suffoquer, terrorisée, cette fois.

« Nous pouvons vous aider à le retrouver. Celui que vous avez perdu. Votre créateur. Votre *Père* ! »

L'information me fit l'effet d'un coup de poignard dans le ventre. Je la lâchai et m'écartai. Débarrassée de mon étreinte, elle retrouva un semblant de contenance.

Mon regard se fit incendiaire.

« Vous croyez tout savoir ? Vous croyez m'avoir cerné ? »

L'envie me titilla d'écrabouiller son minois suffisant entre mes paumes.

« Et où est le piège ? Que devrai-je faire en retour ?

— Je vous rassure, rien d'impossible, une simple promenade de santé pour un être tel que vous... »

Un ricanement méprisant m'échappa.

« Vous croyiez vraiment que j'allais me plier à ce petit chantage ? Je connais des moyens infaillibles pour que vous me disiez ce que je veux entendre...

— Je ne sais pas où votre Père se cache précisément. Celui qui m'emploie n'a pas partagé avec moi toutes les informations. Il est prudent, connaissant vos moyens de... persuasion. Je ne suis qu'une intermédiaire, Faruk.

— Une *consommable*, plutôt. Il vous a envoyée à l'abattoir. Et par tous les feux de l'Enfer, cessez de répéter ce prénom comme s'il signifiait quelque chose pour moi !

— Je connais les risques que je cours, je les ai mesurés. Mais je sais aussi que vous vous proclamez plus cruel que vous ne l'êtes. Les rapports de police de San Francisco que j'ai consultés indiquent que de 1984 à 1986, un grand nombre de vieillards et de patients du service des grands brûlés de certains hôpitaux ont trouvé la mort dans leurs lits, saignés à blanc. Vous ne preniez à l'époque que des victimes en fin de vie ou qui souhaitaient en finir. »

Je me retins de lui trancher la jugulaire. Je n'appréciais pas la suffisance avec laquelle elle dressait mon portrait. Ni qu'elle ait pu fouiller mon passé et m'observer dans l'ombre, sans que je la remarque.

« Vos informations commencent à dater... »

Elle désigna le cadavre du SDF du menton.

« Encore aujourd'hui, vous vous terrez dans cet infâme quartier. Vous ne vous attaquez qu'aux pauvres gens qui mènent une vie à peine supportable. Je suppose que vous vous persuadez qu'ils seront mieux là où vous les envoyez. Ce ne sont pas les agissements d'un monstre sans morale.

— Allez lui expliquer ça, à lui... »

Je contemplai la pauvre dépouille, emmitouffée dans ses haillons.

Elle me toisa, une main sur la hanche, satisfaite de sa petite démonstration. Elle croyait m'impressionner. Elle croyait que j'allais la laisser vivre. Oui, elle en était certaine à présent.

« Alors, pensez-vous que nous puissions faire affaire ? Vous n'êtes pas obligé de répondre tout de suite.

— Combien vous a-t-on promis, si vous parveniez à me convaincre ? »

Elle resta silencieuse un moment, elle ne voulait pas le dire. Mais la pression de mon regard implacable la força à s'exécuter.

« De quoi reconstruire ma vie, et offrir une bonne université à mon fils.

— Je suis sincèrement navré pour votre fils, chaton. Je crains fort qu'il ne doive travailler pour payer ses études. »

Je lui souris largement, histoire de lui offrir une vue imprenable sur ma dentition hypertrophiée.

« Vous avez le droit de courir, maintenant. Je vous laisse vingt secondes d'avance. Mais sachez que vous ne m'échapperez pas. Enfin, vous devez le savoir, puisque vous me connaissez si bien. Je comprendrais que vous restiez sur place, du coup, et que vous nous épargniez des efforts inutiles à tous les deux. »

Elle fixa un instant mes crocs, les narines dilatées qui les surplombaient, remonta vers mes pupilles, et sut que je ne plaisantais pas. En face d'elle, plus aucune trace d'une créature avec laquelle on peut raisonner. Il n'y avait qu'une bête. Sa belle contenance s'effondra, elle opta pour la fuite. Ses appels

au secours furent couverts par les sirènes des ambulances et les disputes entre clochards.

Je me mis à compter silencieusement, fermant les paupières pour laisser l'excitation de la chasse m'envahir.

# BARBIE

Mon père avait été enterré dans le Nevada, où il l'avait souhaité, juste à côté de ma mère.

Sa pierre tombale ne disait rien de plus que son nom et ses dates de naissance et de mort. Sobre. Je l'avais choisie ainsi. Pas que la sobriété fût l'un de mes credos, hein. Sans être extravagante, il m'arrivait parfois d'en faire un peu trop.

La vérité, c'est que je n'avais pas su quoi mettre sur la tombe. Je n'en avais pas voulu, de ces phrases toutes faites, complètement clichées, que l'on vous propose au funérarium. Mon père, c'était mon père. Cet être à part, ce type incroyable, ce génie. Il méritait mieux que le genre d'épithaphe bateau qui figurait sur celle de ma mère : *Ici repose Martha Finn, la meilleure des épouses et la plus belle des filles*. Elle n'avait pas eu le temps d'être maman, je ne lui en avais pas laissé l'occasion... Morte en couches, quelle fin affreuse...

Assise devant les deux stèles, j'arrachais compulsivement les fleurs du bouquet qu'on avait acheté pour eux sur la route,

et leur parlais de mes résultats en classe, plutôt pas terribles – « peut mieux faire », disait le bulletin – et du cheval qu’Abe m’avait acheté pour me changer les idées.

J’évoquai en vrac mon nouveau lycée, la gouvernante et son vaudou, la batterie d’examens médicaux qu’on me faisait subir chaque semaine, et la parano d’Abe qui commençait à me taper sur le système en plus de déteindre sur moi. Je racontai d’un bloc, sans prendre la peine de respirer. Je n’avais pas vraiment d’ami à qui confier cela, alors ça faisait un bien fou de tout leur déballer.

Je m’adressais plus à ma mère qu’à mon père. À elle, je disais tout, depuis toujours. J’avais pris l’habitude de venir ici, et de vider mon sac.

Avec mon père, c’était différent. Nous échangeions beaucoup du temps de son vivant, mais je lui cachais quand même des trucs. Maman, elle, n’avait jamais jugé – comment aurait-elle pu ? Papa, c’était une autre histoire : pudique, il se refusait à évoquer ce qu’il ressentait. Nous parlions de tous les sujets sauf de ce qui était réellement important. Nous n’avions jamais eu de discussion à propos de son décès à elle, par exemple. Par contre, nous plaisantions sur tout et sur rien, sur l’actualité ou le film qui passait à la télévision. Mon père aimait débattre, sa manière de m’éduquer et m’ouvrir l’esprit.

J’avais envie de fumer, mais n’osais pas. Si maman était au courant, mon père ne savait pas. C’est le genre de truc qui l’aurait fait se retourner dans sa tombe. Et je ne voulais pas perturber son sommeil. Il m’avait paru si paisible, étendu dans son cercueil, le jour où j’avais déposé un baiser d’adieu sur son front tout froid. Le thanatopracteur avait fait un excellent

boulot de reconstitution : la gorge de mon père semblait intacte, comme si elle n'avait jamais été arrachée par un animal sauvage. Ses joues avaient été recouvertes de fard rouge, il avait bonne mine – rien à voir avec le cadavre bleui qu'on avait retrouvé dans son laboratoire et que j'avais dû identifier.

« Barbie ! »

Abe, resté près de notre gros SUV noir, m'appelait.

Je l'ignorai, et continuai mon monologue. Cela faisait plusieurs semaines que je n'avais pas vu mes parents et je savais que je ne reviendrais pas avant un bout de temps. Je comptais en profiter.

« Barbie ! Nous avons plusieurs heures de route devant nous, je te signale ! »

J'adressai un petit geste de la main à mon parrain pour lui dire de patienter. Puis j'annonçai solennellement à mon père et ma mère que nous serions réunis d'ici peu. Je me demandai qui choisirait ma pierre tombale. Abe très certainement. Lui aussi ferait dans le sobre.

« *Barbara !* »

Houla, ce n'était jamais bon signe lorsqu'il utilisait mon prénom en entier. Pour éviter de le mettre vraiment en rogne – Abe en rogne, c'était quelque chose : il ne criait pas mais était capable de faire la tête trois jours d'affilée –, je me levai et me dirigeai vers le SUV.

Il démarra et nous quittâmes le soleil éclatant sur les collines du désert rocheux pour le fog de San Francisco.



Depuis une trentaine d'années, je vivais dans le ghetto du Tenderloin. À proximité de l'immeuble où avait été filmée la séquence d'ouverture d'*Entretien avec un vampire*. En choisissant ce bâtiment, le réalisateur se doutait-il qu'un véritable suceur de sang se repaissait des miséreux, à seulement deux blocs ? Avec ma tignasse indisciplinée, mon pantalon de survêt élimé et ma veste en jean trop large – je ne l'avais pas remplacée depuis les années 1980 –, je n'avais cependant pas la même prestance que les flamboyants aristocrates imaginés par Anne Rice. Mais c'était la tenue adéquate pour se fondre parmi la faune nocturne d'Ellis Street.

Situé en plein cœur de San Francisco, débordant sur les sites touristiques, le Tenderloin était l'un des quartiers les plus abominables que l'on puisse imaginer. Mais pour moi, c'était le rêve. Un paradis sous crack, mais un paradis quand même. La police évitait les environs et j'avais beau faire diminuer de manière conséquente la population des clochards,

tapineuses et voyous, chaque jour il en revenait. Un vivier inépuisable.

Pour pomper le sang dont j'étais avide, il n'y avait qu'à se pencher sur un homme endormi sous un porche – ou bien séparer une proie du troupeau en lui faisant miroiter une dose de la substance à laquelle elle était accro.

Certains se doutaient que quelque chose clochait chez moi et m'évitaient soigneusement. *Regardez le petit Jamie, il n'a pas changé. Regardez, son visage est toujours aussi lisse, toujours aussi beau.* Il était vrai qu'ici, on vieillissait beaucoup plus vite qu'ailleurs et mon immuable jeunesse contrastait avec les traits bouffis ou creusés des résidents. Mais la plupart ne me remarquaient même pas, le cerveau réduit en grumeaux par la drogue coupée au détergent, trop occupés à parler dans le vide, ou à tituber sur la chaussée, hagards et déconnectés.

J'étais un seigneur au pays des zombies, et cela présentait bien des avantages. À condition de ne pas faire la fine bouche et de tolérer l'hémoglobine de seconde zone.

Le sang pur et raffiné de la blonde, ingéré la veille, m'avait redonné le goût de mets plus délicats. Je décidai, juste pour cette nuit, d'aller chasser hors de mon territoire.

En remontant les rues désertes et vallonnées de Chinatown, je repensai à lui. À celui qui avait créé ce monstre implacable. Était-il seulement encore en vie ? Je lui en voulais. Si fort. Mais en même temps, j'avais un tel besoin de le revoir. Un tel besoin qu'il m'explique. Qu'il m'embrasse, moi son fils errant, son fils perdu... Qu'il me dise que plus jamais je ne serai seul...

Nous avons été séparés si vite. Je m'étais retrouvé orphelin, un orphelin qui ne savait même pas ce qu'il était – jusqu'à

ce qu'en Grèce, on me donne enfin un nom. « Vrykolakas ». Un sale *vryk*, comme on se le murmurait dans la taverne, une injure que l'on crachait en se signant. Ça sonnait comme *beurk*. J'avais oublié beaucoup, mais pas cette scène. Les villageois s'étaient tous agglutinés au coin du feu rassurant, comme si sa lumière, sa chaleur – et quelques gousses d'ail – allaient les protéger de ma soif. À cette époque, je n'avais pas rencontré d'autres *vryks*. Encore moins après avoir traversé l'Atlantique – aucun de ces « vampires » qui envahissaient les écrans de cinéma. La savoureuse blonde avait pourtant mentionné mes *congénères*. Cela signifiait-il qu'il restait des êtres pareils à moi, comme je l'avais toujours espéré ? Que je n'étais pas une aberration, le dernier survivant d'une race éteinte ?

Avant que cette crétine arrogante n'évoque mon Père, je l'avais presque oublié, comme j'avais oublié m'être un jour appelé Faruk, et avoir été humain. Peut-être avais-je eu tort de la tuer aussi rapidement. L'impulsivité avait toujours été mon plus gros défaut. Enfin, ce qui était fait était fait. Je ne pouvais pas revenir en arrière.

Après minuit, Chinatown devenait une ville fantôme. Des rideaux de fer fermaient les échoppes aux idéogrammes bariolés et les temples Shaolin en toc. Dans les caniveaux, il restait des fruits exotiques écrasés et des sacs en plastique, vestiges du marché asiatique. Partout, ce n'étaient qu'impasses glauques, encombrées de poubelles, de portes de service et de conduits de ventilation.

Certainement pas ici que je trouverais ma victime idéale.

Au bout de quelques minutes, j'arrivai sur la plage. Un vent violent me fouetta le visage, l'aboiement plaintif des lions de

mer me parvint depuis la jetée. Ils avaient élu domicile sur les berges de San Francisco et constituaient l'une des curiosités locales.

Il n'y avait personne sur la rive, à part un promeneur qui avançait dans ma direction. Ses pas lourds faisaient crisser le sable. J'humai le parfum de sa sueur qui se fondait avec celui, plus salé encore, de l'océan Pacifique, puis retirai mes baskets pour laisser l'eau noire caresser mes orteils. En attendant ma future proie, je contemplai le large. L'île d'Alcatraz se découpait dans la nuit brumeuse, invisible pour un œil humain.

La soif montait, impérieuse.

L'homme avait la quarantaine et un physique de sportif qui laissait présager un succulent repas. Il s'arrêta à mes côtés, comme s'il savait déjà à quoi s'attendre. Parfait. J'aimais que les choses se passent en douceur.

« Bonsoir, Faruk », me dit-il.

Damnation, ça recommençait !

Sa déclaration me coupa presque l'appétit. *Presque.*

Il me tendit une main burinée par le soleil ; je ne la pris pas.

« Je suis Abraham.

— Van Helsing ? » ne pus-je m'empêcher de grincer. Il rit.

— Non, juste Abraham. Mais vous pouvez m'appeler Abe. »

J'eus envie d'en finir au plus vite avec lui. En songeant à mon Père, mon besoin de le revoir, je m'abstins.

Et puis, cet Abraham me semblait plus sympathique que la blonde. Je tentai de le décontenancer :

« Si vous recherchez votre amie, je vous conseille de regarder dans les poubelles à l'angle d'Ellis et de Hyde Street.

— Je sais. Les éboueurs l'ont découverte hier matin. Mais je vous remercie pour la précision. »

Étonnamment, il ne semblait pas m'en tenir rigueur. De la poche de sa veste, il sortit une photo en noir et blanc.

Dessus, il y avait un petit garçon. Le voir me bouleversa.

« *Sheitan...* » laissai-je échapper malgré moi.

C'était Faruk, le garçon coincé sous le cheval mort, qui l'avait appelé ainsi. *Sheitan*. « Le démon » du Coran. En flash, je l'aperçus. Le même enfant dans la nuit. Ses cheveux blonds, plus longs que sur le cliché, salis et ébouriffés par la poussière du désert.

Dès que je l'avais vu, j'avais compris qu'il n'était pas humain. Déjà à cause de sa peau pâle, si rare dans nos contrées. Mais c'étaient ses yeux le plus troublant. L'un vert, l'autre bleu, ils semblaient tourner et s'inverser, et je sentais qu'à les contempler trop longtemps, je m'y perdrais.

Je secouai la tête ; mon esprit revint vers Abraham qui m'observait, inquiet. Mes yeux me piquaient et je me rendis compte que je pleurais. Des larmes de sang.

J'essuyai mes joues d'un revers de main, léchai le fluide rouge.

Abraham posa une paume paternelle sur mon épaule.

« Vous le reverrez, Faruk. »

Je n'aimais pas son ton condescendant, ni qu'il me voie dans cette position de faiblesse. En un battement de cils, je m'emparai de lui, mes dents caressant sa gorge en guise de préliminaires.

« Allez-y, m'encouragea Abraham. Je n'ai rien à perdre. Vous, par contre...

— On a toujours quelque chose à perdre. »

Mon souffle froid lui hérissa les poils de la nuque.

« J'ai juré à un vieil ami que je donnerais ma vie pour protéger sa fille. Vous êtes son dernier espoir, et le mien. Enfin, je suppose que mourir du baiser d'un beau jeune homme n'est pas la pire des fins... »

Je passai mes doigts sur sa joue râpeuse, à la courte barbe poivre et sel. Rien dans ses manières ou son visage viril ne trahissait ses préférences sexuelles.

« Une morsure n'est pas toujours plaisante, rétorquai-je, tout dépend de comment elle est faite.

— Eh bien, je n'ai plus qu'à espérer que vous ne soyez pas trop manche en la matière. »

Je ne pus m'empêcher de sourire de son sens de la repartie et le relâchai.

« Qu'est-ce qui me dit que mon Père est encore en vie, et que vous savez vraiment où il se cache ? Cette photo semble avoir été prise il y a des années.

— Il va falloir me faire confiance.

— Je n'ai confiance qu'en moi-même. »

Je plongeai mes pupilles dans les siennes, appuyai sur la barrière de sa volonté jusqu'à ce qu'elle cède, et lui ordonnai silencieusement de me dire tout ce qu'il savait sur mon créateur.

« Il se fait appeler Gabriel. À ma connaissance, il vit en Europe. Il a été signalé il y a quelques années en Angleterre et en France. »

Il se tut.

« Rien d'autre ?

— C'est tout ce que celui qui m'emploie a jugé bon que je sache. »

Je m'enfonçai plus profondément dans son regard pour fouiller son esprit, mais ne parvins qu'à lire des pensées sans intérêt. Mon pouvoir n'était pas assez puissant pour rechercher une information précise. Sans doute le serait-il dans plusieurs dizaines d'années.

Ma petite incursion avait tout de même malmené le cerveau d'Abraham. Il se mit à saigner du nez, embaumant délicieusement l'air. Il essuya rapidement les gouttes du précieux breuvage avec son mouchoir, avant que je puisse les recueillir de ma langue.

« Très étrange, constata-t-il. J'ai la nausée. Alors, c'est donc cela l'hypnose ? »

Comme s'il ne s'était rien passé, il se remit à marcher, et m'invita à le suivre. Un raton laveur détala devant nous, ses yeux brillants dans le noir comme deux pièces de monnaie.

Abraham sortit son téléphone et me montra son fond d'écran. Le visage d'une jolie brunette.

« C'est Barbara, ma pupille. Elle est en grand danger. Je voudrais... Nous voudrions vous la confier. »

Je n'y jetai qu'un coup d'œil dédaigneux.

« Elle mourra si vous ne m'aidez pas à la protéger, insista-t-il.

— Comment être certain que ce ne sera pas moi qui la tuerai, si vous me la mettez entre les pattes ?

— C'est un risque à courir.

— Elle m'a l'air succulente. »

Il ignora superbement ma pique.

« Si vous êtes d'accord, je vous déposerai à son lycée, lundi matin, pour que vous la rencontriez.

— Le matin ? Dans un lycée ? Je vois qu'il y a encore certaines subtilités de ma condition qui vous échappent ! Révisez vos classiques, mon vieux.

— Ah oui, ces histoires de coups de soleil... »

Il m'adressa un sourire mystérieux.

« Ne vous en faites pas pour cela. J'ai tout prévu. »

Pour la deuxième fois de la soirée, il me tendit la main.

« Alors, *deal* ? »

J'examinai sa paume, puis son regard franc et désespéré qui me suppliait d'accepter. On n'entendait plus que les lions de mer et le ressac.

Devais-je me repaître d'Abraham, faire comme s'il ne m'avait jamais montré cette photo de mon Père ? Ou bien l'épargner malgré tout ce qu'il savait sur moi, et m'engager à rencontrer cette gamine ? C'était compliqué de réfléchir posément ; il me fallait lutter contre la bête en moi qui avait déjà décidé depuis longtemps quelle option choisir.

Une chose était sûre : ma survie à long terme dépendait de mon anonymat. Il fallait que je me renseigne sur ces gens qui détenaient autant de renseignements sur mon compte. Sur ce type qui les employait. Et tuer Abraham maintenant n'était pas la façon la plus intelligente d'y parvenir. Je ne devais pas répéter deux fois l'erreur commise avec la blonde.

Au prix d'un terrible effort de volonté, je décidai de saisir la main tendue. Mais je fis exprès de serrer trop fort, pour bien lui faire comprendre *qui* menait la danse. Les os craquèrent. Il grimaça à peine sous la douleur.

Vraiment, cet homme était surprenant.

« *Deal*, feulai-je. Mais je sens que je vais le regretter. »

## BARBIE

« Voilà, Barb', c'est ça que je veux. Continue à le tenir avec tes jambes. »

C'était la première fois que j'obtenais de mon jeune cheval trop fougueux un petit galop cadencé.

« Alléluia. On va déboucher le champagne, plaisanta Mike, mon moniteur, aussi heureux que moi des progrès du poulain. Allez, c'est bon, il en a eu assez. Repasse au pas et caresse-le. »

Je me redressai en serrant les doigts, et ma monture rétrograda à l'allure demandée.

C'était un appaloosa, un cheval d'Indien. À cause de sa robe blanche tachetée, je l'avais appelé Dalmatien. Je lui administrai de petites claques sur l'encolure pour le féliciter et il s'ébroua.

Mike m'accompagna à l'écurie. Pendant qu'il me parlait du prochain concours où il voulait nous inscrire, je le matais du coin de l'œil. Quel dommage qu'il soit mon moniteur et qu'il soit aussi âgé – vingt-quatre ans, un vieux. Et je n'en avais que

quinze. Mais au fond, je crois que c'était ça, plus que tout, qui me plaisait. Le côté interdit.

Il me laissa devant le box de Dalmatien et partit en direction du *club house*.

J'ôtai la selle et le tapis et pensai longuement mon poulain. Dans la paille et le crottin, en compagnie des chevaux, je me sentais vraiment chez moi. Plus que dans la nouvelle maison et au lycée, en tout cas, où je devais côtoyer plus de congénères bipèdes que ma misanthropie ne pouvait le tolérer. Dalmatien était la seule présence que je supportais réellement depuis que mon père était mort. Enfin, Mike, ça allait aussi.

L'heure tournait, et le visage maussade d'Abe finit par apparaître à la porte du box. Je déposai un baiser sur les naseaux de velours de l'appaloosa, et suivis mon parrain dans sa grosse voiture. Nous roulâmes en silence. Je contemplai son profil digne, son nez aquilin, ses yeux bordés de pattes d'oie rieuses qu'il gardait concentrés sur la route. Abe n'avait jamais été très causant, et moi, j'étais beaucoup plus renfermée qu'avant. Mais là, c'était pire que d'habitude. Un pli soucieux barrait son front. Je remarquai sa main bandée sur le volant et lui demandai ce qui lui était arrivé.

« Un accident au travail, rien de grave. »

Très secret, il n'avait jamais voulu me dire en quoi consistait ledit travail. J'imaginai les hypothèses les plus folles – du genre tueur professionnel, ou agent secret. Je ne savais pratiquement rien de lui, à part qu'il avait servi dans l'armée israélienne et qu'il avait été le meilleur ami de Papa. Et que, même si on ne se comprenait pas toujours, il m'aimait comme sa propre fille. Il se faisait un tel mouron à mon sujet, de façon carrément

déraisonnable. Moi aussi, je lui portais énormément d'affection, mais il ne pourrait jamais remplacer ce père que j'avais perdu. Et je lui reprochais de trop essayer.

Dans le rétroviseur, j'aperçus une Buick verte derrière nous. Elle nous suivait depuis qu'on avait quitté le centre équestre. Il me semblait l'avoir déjà remarquée auparavant. Abe ralentit et la Buick nous dépassa. Je m'étais encore fait un film : personne ne nous avait pris en filature.

Nous habitons Haight-Ashbury, où avait débuté le *Summer of Love*, dans les années 1960. L'une de ces jolies maisons victoriennes peintes de toutes les couleurs, typiques de San Francisco, avec des fenêtres en baie. Elle avait coûté un bras, mais Papa nous avait laissé un bon pactole, et mon grand-père nous aidait.

Abe me déposa devant le porche et laissa le moteur tourner.

« Tu n'oublies pas de prendre ton traitement, hein, Barbie. Pas comme la dernière fois.

— Tu ne rentres pas avec moi ?

— Non, j'ai encore deux trois trucs à régler... Pour le travail. »

Je soupirai. Encore ce maudit travail.

« Mama te préparera à manger. Je lui ai aussi dit de penser à te rappeler tes médicaments.

— Oui, j'ai compris. Les foutus médicaments. »

J'abandonnai Abe, et claquai la porte d'entrée.

Mama m'accueillit de sa voix douce à l'accent de La Nouvelle-Orléans.

« Bonsoir, trésor. Alors ce canasson, il a bien galopé aujourd'hui ? »

J'acquiesçai, peu désireuse de faire la conversation.

Ce n'était pas à cause de Mama, je l'aimais bien. C'était la seule autre personne qui ne me tapait pas trop sur les nerfs, avec Mike. Noire, obèse et sympa, elle incarnait la présence chaleureuse qu'il manquait à cette maison. Et elle faisait un pain de maïs d'enfer, ce qui ne gâchait rien. Mais j'avais juste envie d'aller me reposer au calme et d'écouter de la musique jusqu'au dîner.

« Je nous prépare un gumbo, ça te va ? »

Je lui dis que c'était parfait en essayant d'être le moins désagréable possible, et montai à l'étage. Dans la cage d'escalier, elle avait accroché plusieurs de ces images de saints à la peau sombre qu'elle affectionnait tant. Je ne comprenais pas pourquoi Abe ne lui avait pas interdit de redécorer ainsi la maison.

Dans ma chambre, j'allumai mon ordi et mis un clip sur YouTube. Une musique sombre et mélancolique. Ça correspondait à mon humeur. Puis j'observai la rue depuis la fenêtre. Dehors, rien ne bougeait. Je savais que c'était ridicule, mais je n'arrivais pas à me défaire de ce sentiment.

*Celui d'être constamment épiée.*



« Vous êtes prêt ? »

J'acquiesçai.

Abraham enfonça avec dextérité l'aiguille de la seringue au creux de mon coude.

Perturbant de sentir une pointe dans ma veine. Les rôles étaient ironiquement inversés et ça piquait. Je me sentais violé dans ma chair. Mais me plaindre, cela aurait été *l'hôpital qui se fout de la charité*, comme on dit maintenant.

Le liquide brûlant me fut injecté dans sa totalité, et Abraham retira la seringue.

« Comment vous sentez-vous ? »

— Pareil que tout à l'heure.

— Le produit agit très rapidement, vous verrez.

— Laissez-moi être sceptique. »

C'était le matin, et nous étions dans le SUV aux vitres teintées d'Abraham. Il s'était garé à côté d'un bus scolaire jaune, devant Mission High. Avec sa tour terminée d'un dôme

baroque, ses bas-reliefs ocre finement ouvragés, et sa façade à la chaux d'un blanc éclatant, l'établissement ressemblait plus à une basilique espagnole qu'à un lycée.

J'étais très nerveux à l'idée d'être dehors durant la journée, même à l'intérieur d'une voiture, et pas à l'abri dans mon squat du Tenderloin. Et si tout ceci était un piège ? Et si Abraham m'avait injecté un poison, ou un sédatif ? Je n'avais pas été assez prudent.

Je chassai ces pensées. Elles n'étaient d'aucune utilité. La suite des événements me montrerait bien si j'avais eu raison de faire confiance à cet homme.

Il me donna l'emploi du temps où figuraient les cours auxquels il m'avait inscrit.

« Essayez de ne tuer personne dans le lycée. »

Je haussai un sourcil amusé et ne promis rien.

« Et je vous en conjure, ne parlez pas à Barbara. Observez-la, surveillez-la, mais restez toujours loin d'elle. Je ne veux pas qu'elle ait le moindre contact avec vous, à part en cas de crise. »

De quel droit me donnait-il des ordres ? Il méritait une bonne remise en place. Mais mon esprit était bien trop obnubilé par la lumière aveuglante du dehors.

« Vous pouvez sortir, à présent, Faruk. Vous pouvez aller affronter le soleil.

— Déjà ? paniquai-je. Mais je ne me sens pas du tout différent !

— Vous l'êtes, pourtant. N'ayez pas peur. »

Je laissai échapper un grognement.

« Je n'ai jamais peur, sachez-le. »

Bon sang, qui croyais-je tromper ? Certainement pas moi, ni même lui.

Je ravalai ma fierté, chaussai mes lunettes de soleil et rabattis la capuche de mon sweat sur ma tête.

Abraham ouvrit la portière de la voiture. Un affreux filet de lumière pénétra dans l'habitacle et, par réflexe, je fuis sur le siège arrière. Puis, me sentant ridicule et observé, je tendis une main tremblante vers la zone de clarté.

Rien ne se passa. Pas de douleur cuisante, pas de rougeurs, cloques ou lésions. Je sentis même une chaleur agréable sur ma peau, différente de tout ce que j'avais connu jusqu'alors.

Excité comme un gosse, je sautai d'un bond de la voiture, oubliant toute prudence. Le ciel était si bleu, les palmiers de Dolores Street si verts ! Je ressentais la même chose que lorsque j'avais découvert le cinéma en Technicolor ! Mais là, c'était encore mieux, *car c'était la réalité*.

« Par quel miracle ? »

J'avais envie de danser.

« Il n'y a aucun miracle à part celui de la science. Votre peau est extrêmement réactive aux UV, à cause de l'absence de mélanine, qui produit aussi cette dépigmentation de votre teint. Comme les albinos, vous développez un cancer à l'exposition prolongée au soleil. Mais chez vous, il ne prend pas des années à s'étendre. Il est fulgurant, et consume votre corps en l'espace de quelques minutes. Vos cellules sont très actives. Elles se régénèrent rapidement et vous permettent de guérir de presque n'importe quelle blessure, mais en contrepartie, elles se détériorent aussi très vite et deviennent alors hautement inflammables. Le traitement que je vous ai administré se

contente de stimuler la création d'une mélanine de synthèse par votre organisme. Vous allez même être capable de bronzer, maintenant. »

Je n'avais rien compris à son charabia. À vrai dire, j'avais à peine écouté, trop émerveillé par ce qui m'entourait. Et le fait même de me tenir là. *Au soleil*. Je ne poussai pas le vice à enlever ma capuche et mes lunettes.

Chaque chose en son temps.

J'avais toujours haï le jour. Mais à présent que je pouvais en profiter, je le trouvais merveilleux. Un instinct enfoui très profondément en moi me commandait pourtant d'aller m'abriter, de me réfugier à l'ombre, dans les ténèbres, là où se trouvait ma place.

« Faruk ? m'appela Abraham.

— Oui. »

Je commençais à m'habituer à ce nom.

« Barbara n'est pas au courant du danger qu'elle court. Et elle ne sait pas qu'il existe des êtres tels que vous, ni que je vous ai demandé de veiller sur elle. J'aimerais que cela reste ainsi. »

Je lui adressai mon plus beau sourire, et passai la porte du lycée.

## BARBIE

Quand le nouveau débarqua, j'avais renoncé à essayer de comprendre l'exercice d'algèbre et gribouillais dans la marge de mon cahier des dessins informes.

« Regarde un peu ce qui se ramène... » chuchota Benji, à côté de moi.

Aussitôt, des ricanements parcoururent la salle. Même moi, je ne parvins pas à étouffer un gloussement. C'était pas sympa, et si j'avais été à la place du type, je n'aurais plus su où me mettre. Mais fallait dire qu'il avait une drôle de dégaine !

Une tenue de clodo : des fringues démodées, maculées de taches brunes et pas à sa taille. Sa capuche était rabattue sur sa tête, dissimulant le haut de son visage et dévoilant à peine une paire de lunettes de soleil bon marché. Roses, les lunettes. Déjà ridicule de les garder à l'intérieur, mais en plus, c'était visiblement un modèle pour fille.

La prof se leva de son bureau en faisant crisser les pieds en ferraille de sa chaise sur le lino et présenta le garçon à la classe.

Il s'appelait Faruk. Bizarre, comme nom.

Mais pas aussi bizarre que lui.

Il remonta l'allée nonchalamment, les mains dans les poches, pas le moins du monde perturbé par les regards moqueurs qu'il suscitait sur son passage. Il s'assit finalement derrière Benji et moi, tout au fond de la classe, dans le coin le plus sombre. La meilleure place quand on cherchait à se faire oublier. Ce qui n'était pas gagné car depuis qu'il était arrivé, il flottait dans la classe une odeur de poubelle. Il dormait dans la rue, ou quoi ?

« M<sup>lle</sup> Chase ! appela la prof.

— Oui ? »

J'avais encore du mal à me faire à ce faux nom de famille. Mais d'après Abe, ma sécurité en dépendait. Je n'avais pas eu le droit de négocier, pas eu le droit de continuer à porter le nom de mon père. Du moins, au lycée. Et il ne m'avait même pas expliqué clairement pourquoi. J'avais cru comprendre que Papa avait des ennemis, que sa mort n'était peut-être pas si accidentelle que ça. Mais quelles raisons aurait-on de s'en prendre à moi ?

« Vous prêterez à Faruk votre polycopié et suivrez sur celui de votre voisin de table », continua la prof.

De mauvaise grâce, je me retournai en plissant le nez pour lui donner l'exercice.

Faruk me remercia par un sourire. Plutôt moins moche que le reste, son sourire. À quoi ressemblait-il, derrière ses lunettes idiotes ? Puis il me demanda si je n'avais pas aussi une feuille vierge et de quoi écrire. Son haleine était encore plus affreuse que le reste. Une odeur de sang caillé.

Il devait avoir une gingivite mal soignée, pas possible autrement !

Je lui tendis ce qu'il voulait.

« C'est pas le Club Med ici, amène un sac avec ce qu'il faut dedans la prochaine fois... »

Ça m'embêtait de prêter mon matériel à un type comme ça. Il devait être porteur de pleins de germes vu comment il puait, et il allait me refiler une saloperie en mordillant le bout de mon stylo à bille. Il pouvait bien tout garder.

« Faruk, l'engueula la prof, je ne sais pas comment cela se passait là d'où vous venez, mais ici, nous aimons bien voir le visage de nos élèves. La capuche et les lunettes, je vous prie. »

J'entendis le froissement du tissu épais et le claquement sec du plastique que l'on pose contre le bois de la table mais je n'osai pas me retourner pour jouer les voyeuses ; Benji, lui, ne se gêna pas, et quand il revint vers moi, je vis qu'il était tout rouge. Presque tout le monde avait les yeux braqués sur Faruk, sauf moi, et le monde semblait avoir cessé de respirer. Qu'avait ce type de si particulier pour provoquer une telle réaction ? Il devait certainement être défiguré, je ne voyais que ça. Certains élèves se détournèrent comme l'avait fait Benji, embarrassés, confirmant ma théorie, et commencèrent à chuchoter entre eux.

Peut-être lui manquait-il un œil, et que la cavité dans son visage aspirait les regards. Même celui de la prof, qui le contemplait, la bouche entrouverte, comme si elle s'apprêtait à ajouter quelque chose.

Je me décidai à voir moi aussi, et pivotai doucement sur ma chaise, me préparant mentalement à affronter les tissus

cicatriciels d'un grand brûlé, une orbite vide, ou encore les traits d'un trisomique, voire d'un alien aux globes oculaires immenses, brillants comme une carapace de hanneton.

Mais rien de tout ça. Un petit soupir stupide m'échappa et je m'en voulus direct.

Il n'y avait rien qui clochait dans le visage de Faruk sinon qu'il était beau. Vraiment très beau.

Et c'était d'autant plus surprenant vu la façon dont il se fringuait. Je me dépêchai de retourner à mon exercice, mais son regard noir flottait encore devant moi.

« Bon, qui vient donner la correction au tableau ? » tousota la voix sèche de la prof, qui semblait sortie de sa torpeur.

Les murmures cessèrent.

Benji entortillait nerveusement autour de son doigt boudiné la longue mèche rose qui barrait son gros visage, et mordait à se briser les dents l'anneau en métal qui lui perforait la lèvre. Pas de doute, mon voisin de table avait flashé sur Faruk malgré la dégaine et l'odeur.

Et il ne semblait pas le seul. Sharon Summers et Maria Delgado, les pom-pom girls de service, coulaient aussi des regards de biche vers lui, au grand dam de Davon Kendall, le capitaine de l'équipe de foot.

Comme personne ne se manifestait, la prof redemanda à nouveau qui voulait venir au tableau, et Benji brandit le doigt au-dessus de sa tête, sa façon à lui de briller devant le nouveau. Affublé d'un surpoids conséquent et d'un look qui ne lui allait pas, son cerveau d'intello était finalement son seul atout – et il comptait bien en faire étalage.

Lorsqu'il se leva, son ventre imposant déborda sur la table et percuta ma trousse. Toutes mes affaires se répandirent par terre. Je jurai à voix basse. J'aidai Benji à les ramasser, et Faruk nous donna un coup de main. À nouveau, nos regards se croisèrent l'espace d'une seconde. Dans son visage d'une pâleur extrême étaient fichées des prunelles insondables, bordées de cils si longs et si épais qu'on les aurait dit enduits de mascara. Ils promettaient tout, ces yeux-là. Étrangement, il me semblait en avoir déjà vu de semblables quelque part, il y avait très longtemps.

Puis ce que je découvris dans ma trousse éclipsa tout le reste. Un minuscule appareil de la taille et de la forme d'un grain de maïs était accroché dans un repli du tissu.

Et je savais très bien de quoi il s'agissait.

Ça me mit hors de moi. Abe avait osé ! Je lui avais pourtant dit que je ne lui pardonnerais *jamais* s'il recommençait !

Je sortis en trombe de la classe, sans en demander l'autorisation. Je m'en foutais que les autres pensent que j'avais mes règles, ou la diarrhée.

Je courus dans les couloirs jaunes du lycée, jusqu'à la sortie. Mais avant que je ne franchisse la porte, une main me retint. Son contact sur mon bras me rappela la fois où j'avais touché un serpent à l'animalerie. La peau était froide et lisse.

L'odeur de gingivite m'emplit les narines. *Le nouveau*. Il m'avait suivie !

« Si j'étais toi, je retournerais en cours, Barbie. »

Je rétorquai du tac au tac en effectuant une torsion du poignet pour qu'il me lâche :

« Et si j'étais toi, je m'achèterais une brosse à dents ! »

Je l'avais scié. C'était bas, mais il l'avait mérité. De quoi se mêlait-il, ce con ?

J'étais si en colère que je mis bien dix secondes à réaliser qu'il m'avait appelée Barbie, et qu'il n'avait aucun moyen de connaître le surnom qu'Abe et mon père me donnaient.

*(Fin de l'extrait)*

Je m'appelle Faruk, et pour subsister, il me faut boire votre sang.

Je vivais tranquillement ma non-vie dans les bas-fonds de San Francisco, quand ce type a débarqué pour me confier une mission difficile à refuser.

Me voilà sur les bancs de Mission High School, à suivre comme une ombre Barbie, une orpheline aussi intrigante que réfractaire à mes charmes. Et croyez-moi, survivre dans la jungle du lycée, ce n'est pas de tout repos, même pour un vampire. Surtout pour un vampire...

Mais d'elle ou de moi, qui sera le plus toxique ?

*Nouveau roman plein de mordant de Morgane Caussarieu, spécialiste de la littérature vampirique, Rouge Toxic redonne tout son sens au mot frissonner.*

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 14.90 €

(clic)

En numérique : 6.99 €

(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-862-8

